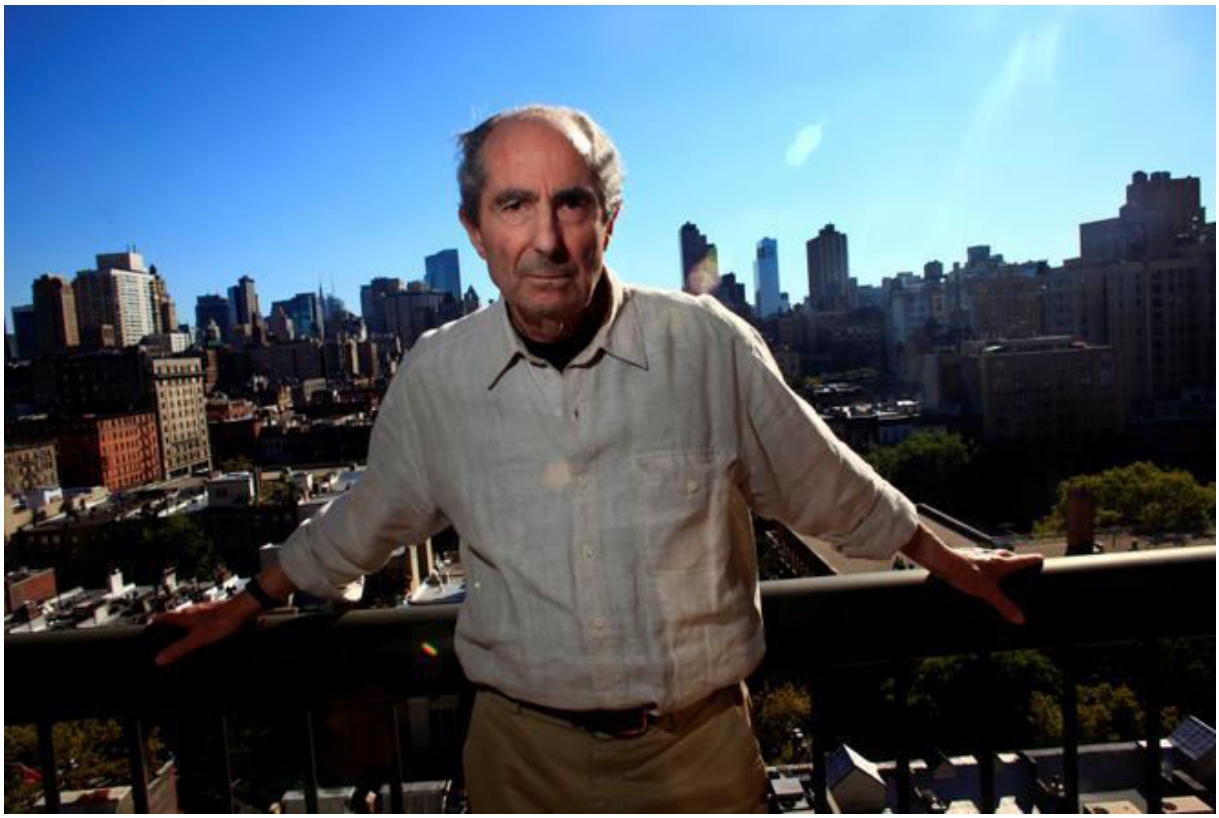
Marc Weitzmann : « Philip Roth, une identité en perpétuelle réinvention »

L'écrivain français voit dans l'œuvre de l'Américain, mort le 22 mai, « un contrepoison de l'époque ».

Par Marc Weitzmann (Ecrivain)

Le Monde. Publié le 23 mai 2018 à 10h37, modifié le 23 mai 2018 à 10h37



Philip Roth à New York en septembre 2010. ERIC THAYER/REUTERS

Que dire, à chaud ? *« Le spectacle est fini, the show is over »,* aimait-il répéter dans la période où il a pris la décision de cesser d'écrire. L'illusion théâtrale comptait beaucoup pour lui, Shakespeare bien sûr en premier lieu, Tchekhov également, il voyait toute son œuvre comme un spectacle dont il était le metteur en scène ironique et, tour à tour, chacun des personnages plus ou moins accablés, et maintenant que le rideau est bel et bien tombé, il serait bien de ne pas se laisser aller à l'excès d'hommages et aux génuflexions compassées pour « la littérature » qui bloque, en définitive, l'accès à la lecture, il serait bien d'éviter une dernière fois le piège de la mort.

Ce qui frappait chez Philip Roth, et emportait l'adhésion comme l'affection immédiates, c'était le mélange de grande sophistication et de la plus totale spontanéité. De la discipline artistique la plus exigeante et de la complète absence d'apprêt.

Cette dualité qu'il est parvenu à faire coexister de manière harmonieuse dans chacun de ses meilleurs livres existait aussi dans la vie

Le « visage pâle », disciple d'Henry James, et le « peau rouge », lecteur de Walt Whitman et d'Allen Ginsberg, ainsi qu'il l'a théorisé lui-même autrefois – le mélomane amoureux de Gustav Mahler et le fan de Jimi Hendrix, l'amoureux tragique et le diable dionysiaque, l'écrivain et citoyen ordonné, et l'anarchiste –, cette dualité qu'il est parvenu à faire coexister de manière harmonieuse dans chacun de ses meilleurs livres existait aussi dans la vie, et je crois qu'elle était la base non seulement de son écriture, mais, plus important encore, de ce qui permettait cette écriture et l'alimentait, c'est-à-dire sa liberté. Son sens du jeu.

Le côté « Henry James » l'emportait manifestement chaque fois qu'il commençait un roman – en tout cas chaque fois qu'il m'a été donné de le voir faire. Ça le déprimait profondément. Il était, à chaque début de livre, *« renvoyé à* [son] *amateurisme »,* comme il le formulait, voulant dire par là qu'il butait à chaque phrase sur les clichés, les tabous, les impasses et les lieux communs l'empêchant de faire exister la fiction ; puis, à mesure qu'il creusait ces impasses pour trouver la racine tragique – et déprimante – de ses personnages, il s'élevait, si l'on peut dire, vers les hauteurs de l'ironie et de la comédie, et c'est dans cette tension, ce conflit, qu'il trouvait – et le mot est à prendre littéralement – son génie : son démon, ou *daemon* comme disaient les anciens Grecs, c'est-à-dire cette forme d'intelligence qui ne laisse rien en place, que l'on ne trouve que dans les livres – et que les écrivains eux-mêmes ne rencontrent, lorsqu'ils ont de la chance, que lorsqu'ils écrivent.

Cette « rêverie réaliste » avec ce que l'on est, et donc avec ce que l'on pourrait être, individuellement et collectivement, pour le meilleur mais aussi pour le pire, ce jeu avec ce dont on vient – avec cette fameuse « identité » dont chacun nous rebat les oreilles aujourd'hui ; cette capacité à prendre en compte *sérieusement* toutes les facettes d'un être sans jamais s'arrêter définitivement à aucune, si bien que son mystère, son épaisseur restent entiers : telle est la matière de ses romans, comme c'était celle de ses conversations – et tel est en tout cas ce qui m'a sauvé du pétage de plomb quand j'ai commencé à le voir régulièrement, vers le début des années 2000, à une époque où la France s'enfonçait dans la folie identitaire qui consume toute la planète ou presque aujourd'hui.

On dit toujours qu'il y a une éthique dans la discipline créatrice, mais, dans le cas de Roth au moins c'était vrai

Historiquement juif, il était, de ce point de vue, l'anti-identitaire, fidèle en cela à une tradition américaine qui fit de ce pays, vers le milieu du XXe siècle, le creuset d'une narration cosmopolite et individualiste, si l'on peut dire, faisant de l'arrachement à ce dont on vient la clé d'une identité en perpétuelle réinvention. Cette Amérique-là, à présent attaquée de toute part au nom de l'identité, a vécu au moins dans l'imagination d'une génération d'artistes – certainement dans celle de Roth.

Mais si ses livres sont le contrepoison de l'époque actuelle, c'est aussi – cela va ensemble – en raison de la hauteur à laquelle ils placent l'exigence artistique. On dit toujours qu'il y a une éthique dans la discipline créatrice, mais, dans le cas de Roth au moins c'était vrai et son engagement total dans son œuvre, dont la moindre page fait pâlir par comparaison la plupart de ce qui se publie, était aussi une forme de morale, et, oserais-je dire, de souci de l'autre, et de captation du temps presque guerrière. Une forme de résistance, ce mot galvaudé.

A la mort de Tolstoï, Tchekhov a dit quelque part que l'auteur de *Guerre et Paix* avait fait se tenir debout tous les écrivains du siècle. Aucun de nous, écrivains, n'est Tchekhov, mais, dans son envergure comme dans son autorité littéraire et morale, Roth avait quelque chose d'un Tolstoï. Et maintenant qu'il est mort lui aussi et que le monde part plus que jamais à vau-l'eau, il nous reste sa leçon.

Ainsi qu'il l'a écrit dans *Pastorale américaine* : *« Souvenons-nous de l'énergie. Let's remember the energy. »*

Marc Weitzmann (Ecrivain)